

EULALIE.

Je ne pensais pas vous y revoir, Fritz.

FRITZ.

J'y suis prisonnier, madame. Au moment de s'éloigner, M. le comte avait la bonté de me donner ce que je pourrais sauver du pillage. Étant alors moi-même socialiste, je comptais ne rien perdre. Hélas ! j'ai bienôt rencontré plus socialiste que moi. Ce Galuchet arrive avec sa bande, trouve la maison à son gré, s'y installe et s'empare de tout, moi compris. Il me traite comme un nègre et ne me donne pas de gages.

EULALIE.

Ne pouvez-vous chercher une autre place ?

FRITZ.

Où trouver une autre place de maître ? Il n'y a plus que ces gens-là qui nient des domestiques. Ah ! si j'étais libre ! Mais Galuchet me ferait fuir. Ce monsieur veut un valet de chambre de bonne maison.

EULALIE.

Pourrai-je avoir une audience ?

FRITZ.

Madame la comtesse voit combien de gens attendent. Quelques-uns assez importants. Madame la comtesse me permet-elle une question ?

EULALIE.

Très volontiers.

FRITZ.

Est-ce que madame la comtesse a extrêmement besoin de parler à ce Galuchet ? Il est d'une insolence effroyable.

EULALIE.

J'ai une grâce à lui demander.

FRITZ.

Hélas ! madame, quand même il vous l'accorderait, je vous planis. Voir un pareil misérable dans le cabinet de M. le comte, à la place où M. le comte s'asseyait, avec une de ses robes de chambres sur le dos ; le voir là, dans cette maison, jadis si pure, entouré de va-un-pieds, d'actrices et d'autres femmes qui parlent en public, quelle épreuve pour vous !

EULALIE.

Je pensais bien trouver le général Galuchet au milieu de ses amis. Quant à le voir dans cette maison... que la volonté de Dieu soit faite !

FRITZ, bas.

Avez-vous des nouvelles de M. le comte ?

EULALIE.

Pas d'autres que celles qui courent.

FRITZ.

Si nous pouvions le rejoindre !

EULALIE.

Je ne puis abandonner mes parents, et l'intérêt de plusieurs orphelins que mon travail fait vivre me retient ici. C'est là ce qui m'amène auprès du général. On nous persécute ; j'ai besoin de sa protection. A-t-il pitié des pauvres ?

FRITZ.

Lui ! Pas un pauvre n'a mis le pied dans cette maison depuis que vous l'avez quittée. Quelques-uns des anciens sont venus, mais insolens comme le maître, et revêtus des dépouilles de leurs bienfaiteurs. Que madame la comtesse prenne garde d'en rencontrer un, si elle a intérêt à n'être pas reconnue.

EULALIE.

Commencez donc par ne plus m'appeler madame la comtesse.

FRITZ.

Mille pardons ! Ça fait tant de bien de parler un peu honnêtement !

EULALIE.

Vous annoncerez la citoyenne Dupuis, maîtresse de salle d'asile, qui vient présenter une pétition au général Galuchet.

FRITZ.

Grand Dieu !.. Mais, madame, s'il vous insulte ?

EULALIE.

Que voulez-vous, mon pauvre Fritz ? je serai insultée.

FRITZ, à part.

Je n'ose lui dire de quelles insultes il est capable. (Haut.) Vous n'avez point l'air d'une socialiste. Il est homme à vous faire mettre en prison.

EULALIE.

Dieu alors prendra soin de mes orphelins, et moi je servirai les prisonniers. Allez Fritz, je suis résolue à tenter l'aventure.

(Entre Liberia, grande jeune fille, hardie et belle. Elle est vêtue avec luxe d'une espèce de costume antique, et coiffée d'un bonnet rouge. Tout le monde se lève. Elle remarque Eulalie.)

LIBERIA, à Fritz, désignant Eulalie.

Qui est cette femme ?

FRITZ.

Une pauvre maîtresse d'école qui demande la protection du général.

LIBERIA.

Je ne veux pas que le général la voie. Elle a toute la mine d'une intrigante. Dis-lui de s'en aller !

FRITZ.

Mais, citoyenne...

LIBERIA.

Qu'elle s'en aille ! Si je la trouve ici, tu auras affaire à moi.

(Elle traverse le salon, et entre chez Galuchet.)

FRITZ.

Madame, cette femme que vous venez de voir passer est la première actrice du grand théâtre. Elle a ici tout pouvoir, et elle m'ordonne de vous chasser. Croyez-moi, c'est un service qu'elle vous rend.

EULALIE.

Je vous comprends, Fritz, merci. Que Dieu prenne pitié de mes pauvres orphelins !

(Elle sort.)

PREMIER BOURGEOIS, à son voisin.

Vous aviez raison, le domestique la renvoie sur l'ordre que Liberia lui a donné. C'est une tigresse, cette Liberia !

SECOND BOURGEOIS.

Galuchet n'est pas malheureux ! une si belle personne et un si beau talent ! Quand on pense que Galuchet, il y a quatre mois, vendait des contre-marches à la porte du grand théâtre ! Je l'ai vu, moi qui vous parle, abaisser le marche-pied de la voiture où Liberia montait avec le ministre des finances.

PREMIER BOURGEOIS.

Vous faites erreur, c'était le ministre de la justice.

SECOND BOURGEOIS.

C'était le ministre de la justice du 10 août ; mais, dans le cabinet du 7 octobre qui a suivi, c'était le ministre des finances. Ensuite, ç'a été Galuchet.

PREMIER BOURGEOIS.

Voilà de ces choses qu'on ne voit qu'en révolution... Ce qui m'étonne, c'est que Liberia n'ait pas essayé d'empaumer le consul ou le Vengeur.

SECOND BOURGEOIS.

Que voulez-vous qu'elle fasse des douze mille